

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

TRÉMOLO

Qui ne connaît la chanson populaire dans laquelle Gustave Nadaud a immortalisé le type de ce paysan de Limoux qui mourut du regret de n'avoir pas vu Carcassonne ?

Une tragédie analogue a failli mettre un crêpe à nos porte-plumes.

Depuis quelque temps nous nous apercevions qu'un de nos rédacteurs.

..... dont la mine fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisque nourrie

... pâlisait et maigrissait à vue d'œil.

Notre inquiète sollicitude s'était déjà maintes et maintes fois enquis des motifs d'un dépérissement aussi lamentable.

Mais, hélas ! chacun sait que les grandes douleurs sont muettes. Un silence « glacial, » malgré la saison, et « obstiné » malgré la raison, avait constamment accueilli nos questions.

Ne sachant plus à quel point d'interrogation nous vouer, nous allions donner aux chiens ce qu'Esopé trouvait de meilleur et de pire au monde, lorsque notre collaborateur nous avoua enfin qu'il était *dévoré* par les « serpents de la jalousie. »

Et, dans un suprême effort, sa main défaillante nous tendit une feuille du grand format sur laquelle s'étalait l'épître suivante :

Monsieur le rédacteur,

L'année dernière, j'ai été le premier à regretter que quelques artistes n'aient pas satisfait le public pendant le cours de l'année théâtrale.

Cette année, guidé par l'expérience, j'ai réuni un personnel dont le mérite donne le droit de penser qu'il n'y aura pas de surprise possible.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

(SUITE.)

XI

Attaque nocturne

Vers les deux heures du matin, dans la nuit de la Toussaint, une famille revenant de voyage aperçut, dans un enfoncement de la rue Chabrol, un homme accroupi la face contre terre. Il avait la tête appuyée au bas du mur d'une échoppe en planches et pisé qui servait d'entrepôt.

Les femmes jetèrent un cri d'épouvante, tandis que Bellon, le chef de la famille s'approchait en disant que c'était sans doute quelque ivrogne qui cuvait son vin.

Il faut, ajouta Bellon, qu'il en ait terriblement avalé pour ronfler à cette heure avec un froid pareil. Voyons, il faut le réveiller ; s'il reste là jusqu'à demain, il sera gelé. Ce disant, il s'approcha en criant : Eh ! camarade, il faut rejoindre votre lit. Vous avez le diable au corps d'installer votre garni dans la boue.

Aucune réponse.

Alors Bellon lui secoua vigoureusement le bras.

Je compte trouver dans LA PRESSE SÉRIEUSE, A LAQUELLE J'APPARTIENS commé directeur des théâtres de Lyon, des appréciations judicieuses et impartiales qui m'aideront dans ma tâche.

J'espère, monsieur le rédacteur, que l'appui de votre concours bienveillant ne me fera pas défaut.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

SENTERRE.

A la lecture de ce succulent morceau épistolaire, je ne compris que trop le désespoir de notre ami, plongé comme moi dans les limbes de la *Presse humoristique*... et réprouvée.

Quelle intrigante que cette « *Presse sérieuse* ! »

Il n'y a qu'un « Senterre » ici-bas, et il faut qu'elle l'accapare !

Le soleil luit pour tous... mais « *Lui* » ne luit que pour « *Elle* ! »

Probablement, parce qu'il est plus difficile de « *briller* » à nos yeux.

Que faut-il donc, ô Martial ! pour désarmer votre courroux et obtenir l'abolition du décret d'ostracisme dont vous nous frappez ?

Car je suis si peu sérieux, ô Senterre ! que je m'empresse de rire à votre auguste nez, lorsque vous avez le « toupet » majuscule de promettre au public un menu lyrique... potable.

A en juger par les échantillons dont vous nous avez régalez durant la dernière campagne, j'engage vivement mes concitoyens *dilettanti* à faire « cercler » cette année leur admiration... pour l'empêcher d'éclater.

Ceci dit, ô Martial ! j'espère que vous daignerez excuser la liberté que je prends d'élever mes regards jusqu'à vous.

Afin de ne pas m'aveugler aux rayons de votre haute et *serene* personnalité : j'incruste sous mon arcade sourcilière un binocle muni de verres noircis,

L'homme fit entendre un gémissement étouffé.

Cette plainte avait quelque chose de si poignant, que Bellon recula effrayé. Après quelques minutes d'hésitation, il prit dans sa poche une boîte d'allumettes, en fit partir une et l'approcha du visage de l'inconnu. Soudain Bellon faillit tomber. Il s'appuya contre l'échoppe en murmurant : Oh ! c'est affreux !

— Qu'y a-t-il demandèrent les femmes toutes tremblantes.

— Il y a que cet homme baigne dans une mare de sang.

— Oh ! mon Dieu ! viens-t'en à la maison.

— Non, pas trop. Allez-vous-en, vous. Il ne sera pas dit que Bellon aura laissé un homme dans cet état sans lui donner du secours. Partez, vous autres, moi je vais prévenir la police.

Il partit aussitôt en courant.

Après maintes explications, deux sergents de ville furent désignés pour « voir ce que c'était. » Ils étaient munis d'une lanterne. Arrivés près du blessé, les agents, après un rapide examen, repartirent au pas gymnastique et revinrent bientôt avec un brancard. Le blessé, toujours sans connaissance, y fut placé et transporté à l'Hôtel-Dieu, où il fut admis d'urgence.

Le chirurgien de service de nuit examina ce malheureux. Il était dans un état pitoyable.

Une horrible blessure, produite par un instrument contondant, lui avait ouvert le crâne en fracassant l'os frontal. Sur le corps, de nombreuses blessures, meurtrissures, dont quelques-unes portaient l'empreinte de clous, démontraient évidemment que la victime avait été criblée de coups de pied donnés avec de gros souliers ferrés.

Après un premier pansement, et à l'aide de quelques sels énergiques, cet homme reprit connaissance et déclara, d'une voix à peine intelligible, qu'il se nommait Desplant et qu'il était cultivateur à Vénissieux.

spécialement fabriqué pour la contemplation des éclipses.

Si vous ne « m'appartenez pas » ô Senterre ! je veux vous gagner, vous conquérir à la pointe de ma plume.

Vous serez à moi ; ou bien c'est une « double-croche » qui bat, en guise de cœur, sous votre marmelle gauche.

Ayez pitié de ma douleur, qui se roule convulsivement sur le paillason de votre cabinet directorial !...

Laissez-moi caresser au moins cet espoir : que vous reviendrez de vos fâcheuses préventions contre la « *Presse badine*. »

Si vous fûtes *impresario* à Liège, ce n'est pas une raison pour que votre esprit reste complètement *bouché*... à nos supplications.

Car

... vous l'arrachez à mon âme.
Ce secret qu'ont trahi mes yeux...

Je vous aime, ô Martial !... comme eût dit Rossignol, d'athlétique mémoire : et vos rigueurs attisent encore ma sympathie pour vous.

Après cet aveu dépouillé d'artifices, j'éprouve le besoin de voiler pudiquement la rougeur de mon front avec le pan de ma ch...asuble...

(Je m'arrête, par égard pour les dames)...

Pour peu, chers lecteurs, que vous vous hasardiez quelquefois au théâtre, vous y avez certainement remarqué :

Le *Monsieur communicatif* : qui vous emprunte constamment votre lorgnette, votre programme, votre opinion, votre journal, votre couteau pour « écorcher » une orange, et même votre chapeau... pour s'asseoir dessus.

Le *Monsieur grognon* : qui se plaint hautement de tout : du froid, du chaud, de la lumière, de l'obscurité, de son concierge, des banquettes, du gouvernement ;

Nous laisserons s'écouler vingt-quatre heures, au bout desquelles ce malheureux put seulement raconter par quel concours de circonstances odieuses il avait été maltraité si affreusement. Je vais analyser son récit et le présenter au lecteur.

Ce jeune homme, — il n'avait pas vingt ans, — fils d'un riche propriétaire, avait eu la mauvaise inspiration de venir à Lyon passer les fêtes de la Toussaint. Il partit donc la veille au soir, vêtu de ses plus beaux habits et porteur d'une filoché qui contenait près de 800 francs. De plus, une grosse montre en or fut mise au gousset, retenue par une gilette du même métal.

En arrivant à Lyon, où il venait, dit-il, pour s'amuser, il entra boire un petit verre dans un cabaret borgne de la place Saint-Louis. Il était huit heures du soir.

Dans un coin du caboulot, une demi-douzaine de voyous jouaient aux cartes. A l'entrée du paysan, un coup d'œil d'intelligence fut rapidement échangé entre les joueurs. En même temps, un sourire de sinistre convoitise éclairait ces visages flétris par la débauche et la vie pénitencière. Dès que le paysan se fut assis, deux des voyous commencèrent à se provoquer aux cartes.

— Je te joue dix francs au piquet en cent cinquante, dit l'un.

— Je tiens, répondit l'autre.

Alors commença une partie conventionnelle, où les deux adversaires rivalisaient de maladresse. Des fautes, dont aurait rougi un novice dans l'art de manipuler la dame de pique, se succédaient à chaque *donne*.

Le paysan s'était levé, et, debout derrière l'un des joueurs, suivait avec un grand intérêt cette partie ahurissante, et levait les épaules, d'un air de pitié, à chaque bourde commise par les deux compères.

qui enveloppe ses cors aux pieds et Meyerbeer dans le même anathème, et qui, après avoir payé son billet « quinze sous, » s'en va persuadé qu'on lui a floué ses « quinze francs. »

Le Monsieur qui vient au spectacle pour la première fois : et qui, se remuant sans cesse pour tout voir, vous inonde d'une avalanche de coups de coude, de coups de genou et de coups de pied.

Le Monsieur qui est là comme chez lui : et qui entrepose sur ses voisins son pardessus, son foulard, son étui à jumelles, son mouchoir de poche, sa tabatière, et son parapluie esquivant le vestiaire.

Le Monsieur qui se trouve mal : et qui vous donne sans crier gare! un aperçu des divers ingrédients dont s'est composé son dîner.

Le Monsieur qui se trouve bien : et qui sans façon quitte ses chaussettes, pour les faire sécher sur vos genoux.

Le Monsieur enrhumé : qui se mouche aux passages les plus intéressants, et éternue au moment des rou-lades les plus cristallines.

Le Monsieur connaisseur : qui fredonne en même temps que l'artiste les airs qu'il a retenus.

Le Monsieur qui sollicite une « petite place » pour « son épouse » : un phénomène d'obésité, qui sue comme une pluie d'orage, souffle comme un cachalot, et vous donne en s'asseyant une idée très-nette du supplice d'Encélade écrasé par l'Etna.

J'en passe, et des meilleurs... ou plutôt des pires!.. Mais le plus remarquable, sans contredit, est encore : *Le Monsieur Senterre, sans-gêne et sans-ver-gogne,* qui, moyennant une subvention de 260,000 francs!!! se charge de fournir aux spectateurs... une gibelotte de « chats!!! »

TONY DIMBERT.

BINETTES LOCALES

UN CERF..... VOLANT

Il est long, sec et désossé.

Taille 1 mètre 80 centimètres, jambes grêles, peau de tambour de basque et doigts crochus.

Quoique son vrai nom soit bien un diminutif de *Cerf*, je dois dire que, s'il est *volant*, il opère dans les poches et non dans les airs.

Chef d'une importante maison de draperie, il a débuté par un larcin commis au préjudice de son associé. Le chiffre de ce détournement était déjà fort respectable; néanmoins, il ne fit qu'allécher mon héros. Ce ne fut qu'une simple bagatelle de la porte, et bientôt les exercices les plus audacieux furent exécutés par cet acrobate de la caisse.

De temps en temps que l'exclamation moqueuse s'échappait des lèvres de Desplant. Si c'est possible, disait-il, de jouer comme ça!

Tant et si bien, que l'un des voyous demanda d'un ton offusqué au paysan : « Voulez-vous prendre la partie, vous qui semblez si malin? »

— Tout de même, répondit Desplant; que jouons-nous?

— Vingt francs.

— C'est trop peu, dit l'imprudent jeune homme en tirant sa bourse et jetant cinq louis sur la table. Voilà cent francs, ajouta-t-il avec hauteur, couvrez-les!...

Un éclair de joie satanique illumina le groupe des voyous. Sur un signe, le cambusier ouvrit le tiroir de son comptoir et vint sans affectation se placer derrière le voyou provoqué. Puis il choisit l'instant propice pour lui glisser quelques pièces d'or.

Une fois en possession de l'enjeu, le voyou commença une pantomime des plus habiles. Il parut effrayé de l'importance de la partie. C'est une folie, disait-il, de jouer une si grosse somme; faudrait au moins faire ça en deux coups.

— Non, non, riposta l'orgueilleux paysan, qui croyait avoir mis le voyou au pied du mur, ou pour mieux dire acculé dans une impasse; je joue cent francs ou rien.

— Puisque vous le voulez absolument, fit le voyou avec un soupir de contrainte, allons-y.

Ce disant, il jeta sur la table l'or que lui avait passé le cambusier.

La partie commença en silence. Un des voyous s'était levé tout doucement et était venu, à pas de loup, se placer derrière le paysan.

Desplant, habile joueur de piquet, franc à l'écart et à l'annonce, avait débuté par une levée magnifique. Tout entier au jeu, il ne voyait pas l'individu qui, placé derrière lui, faisait à

Il sut si bien dorer la pilule à son beau-père, qu'il lui escamota une somme ronde de 50,000 francs. Je présume que c'était pour se rattraper de la légèreté de mœurs de son épouse. Car, il faut bien le dire, madame en prenait à gogo de ce fruit savoureux. Et souvent les écus de monsieur passaient dans le gousset d'un larron d'honneur... conjugal.

A l'appui de mon dire, je pourrais même citer un chef de rayon d'un grand magasin de nouveautés de notre ville, dont la magnifique gilette ne lui a pas coûté un maravedis, quoiqu'il montre triomphalement la facture acquittée.

Revenons à notre coiffé.

Il vient de faire un coup de maître. Jugez plutôt :

M. R..., son principal commis, recevait avis, il y a une dizaine d'années, d'un legs que lui avait fait une perle de marraine. Il s'agissait, je crois, d'environ 20,000 francs.

Maître *Cerf... volant*, flairant une bonne aubaine, persuada illico à son candide employé de placer ce capital dans la caisse... de son patron. Des montagnes de draps faisaient gémir les rayons et les banques. R... se frottait joyeusement les mains et se félicitait de s'être associé avec un homme si intelligent.

Tout marchant comme sur des roulettes, maître fripon fonda une succursale à Thonon, la bourra de marchandises et y envoya un compère.

CÉLESTIN DE LA GRENIVE.

(La suite au prochain numéro.)

SALMIGONDIS

Depuis la distribution des prix aux élèves de notre Conservatoire, nous sommes assaillis de protestations énergiques contre le sans-gêne avec lequel le jury d'examen tranche les questions de mérite.

Monsieur Mangin, l'élu du favoritisme, tient, à ce qu'il paraît, à en faire une large application dans sa boîte à célébrités lyriques.

Je disais donc que, cette année, notre trop intelligent Directeur a réussi complètement à .. mécontenter tout le monde; si j'en juge par l'avalanche de lettres virulentes qui nous sont adressées.

Le *Salut Public* aussi en a reçu une grande quantité. Il aurait pu *sciemment* tenir compte d'une partie de ces appels à l'impartialité. Notre prudent confrère, dans un entrefilet des plus émollients, se retranche modestement derrière son incompétence musicale. Je suis tout disposé à le croire sur parole; mais alors que faisait donc Monsieur Linossier sur l'estrade du jury? Ne serait-on pas tenté de lui imputer certains verdicts incroyables qui ont si péniblement impressionné le public.

Car si, comme l'avoue ingénument Monsieur Linossier, des membres du jury étaient incompétents, l'auditoire comptait

son adversaire des signes aussi rapides que variés. Grâce à cette télégraphie, à l'usage des filous, le voyou savait, à une carte près, ce que sa victime avait *en main*, et il *écartait* en conséquence.

Dans de pareilles conditions, l'issue de la partie ne pouvait être douteuse. Les cent francs du paysan passèrent dans la poche du voyou, qui avait eu l'adresse de ne gagner que de quelques *points*.

Desplant était anéanti. Sa tête brûlait et de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front. D'un mouvement nerveux, il prit le paquet de cartes et se mit à les *battre* avec une rage fiévreuse. Sa main tremblait. Enfin il demanda d'une voix sifflante : Voulez-vous donner la revanche?

Le voyou cligna de l'œil de l'air d'un homme à qui l'on tend un piège. La revanche, la revanche... grommelait-il, ça demande réflexion. Diable! je n'ai gagné que pour trois points... la veine peut tourner, mon bonhomme. Restons-en là.

— Vous avez donc peur? dit Desplant d'un ton ironique.

— Pas précisément peur, mais..

— Mais vous tremblez.

— Moi, trembler! fit le voyou en jouant l'indignation; pour qui me prenez-vous, jeune homme? Jamais je n'ai *casqué* (1) devant personne, entendez-vous? pas plus au jeu qu'à la *châtagnie* (2). La preuve, c'est que je vous la donne, votre revanche; mais je vous prévient d'avance : c'est la *finale*, vous ne réclamez pas?

— Non, dit Desplant en battant les cartes.

La partie recommença. Le compère avait repris son poste. Desplant rayonnait : il avait en main une *quinte au roi* et

(1) Jamais je n'ai fléchi.

(2) Coups de poing.

des musiciens distingués qui ont été ahuris notamment d'entendre décerner une mention à une jeune personne qui a littéralement écorché le morceau imposé. Et cette énormité a été commise au détriment d'une pianiste, depuis longtemps appréciée des artistes *compétents*, dont l'exécution a électrisé la salle entière.

Qu'importe! la mention a été octroyée à la première de ces deux élèves.

Il est vrai que celle qui a obtenu cette récompense, aussi imméritée qu'inattendue, est élève de Monsieur Mangin. Peut-être aussi a-t-on voulu rendre un hommage aussi flatteur qu'indirect à la bonne facture des pianos de la maison Deschaux.

Quoi qu'il en soit, je dis que la composition du jury ne comportait pas les éléments de garantie et d'impartialité qui doivent prévaloir dans un concours. Je dis encore qu'il est anormal que les professeurs du Conservatoire soient juges de leurs élèves. Ils ne peuvent avoir, à mon avis, l'indépendance et le désintéressement voulus pour le faire en leur âme et conscience.

Espérons que, l'année prochaine, cet état de choses disparaîtra. La gloire de Monsieur Mangin n'en sera que plus pure.

* *

En wagon :

Un Anglais démesurément long est assis aux côtés de sa « *moitié*, » non moins osseuse et non moins diaphane que lui.

A la station de Trépigny-les-Gaufres, un voyageur de commerce, parisien pur sang, prend place dans le même compartiment; et, avant de remettre entre ses lèvres son cigare allumé, s'informe poliment si « Madame » craint la fumée?

— *Aôh! yès, Médème il craignait beaucoup!* répond le fils d'Albion avec toute la vivacité que comporte le flegme britannique.

Le Français galant s'incline et écrase sous le talon de sa botte son *trabuco* inachevé.

Cinq minutes après la perpétration de cet acte de courtoisie : l'Anglais tire de sa poche une superbe pipe *cummer* et la « bourre » méthodiquement.

Le Parisien, stupéfait d'un pareil aplomb, s'empresse, naturellement, de lui rappeler le sacrifice auquel il venait de consentir, pour ne pas contrarier « *Milady*. »

Mais John Bull, sans se déconcerter, reprend, toujours avec la même impassibilité :

— *Aôh! Médème, il craignait la fumée de vô, mais pas du tout la fumée de mô!!!*

Notre compatriote l'eût bien jeté par la portière, mais il craignait de manquer son coup.

* *

Deux bohèmes, anciennes connaissances, se rencontrent; l'un est évidemment dans la *panne*, le second paraît à la hausse.

quatorze de roi. Le voyou, qui d'abord avait mis des cartes basses à l'écart, les releva vivement sur un signe du compère. Grâce à ces cartes, il forma une *seizième à la dame*, et il releva *quatorze d'as*.

La partie était en cent points.

— J'ai cinq cartes! dit Desplant.

— Ne valent pas six.

— Quinte au roi!

— Portez-la au marché.

— Quatorze de monarques!

— Ils sont détonés. Voyez, mon fiston, ajouta le voyou en étalant son jeu sur le tapis : *seizième au cotillon*. Seize et six vingt-deux, et *quatorze d'as... ticots*, ça fait *quine*.

En entendant cette énumération, qui établissait sa partie perdue, Desplant fut pris d'un accès de rage qui faisait mal à voir. Il poussait des clameurs désespérées et se déchirait la poitrine avec les ongles en répétant d'une voix déchirante : deux cents francs!... perdus!... Ah! mon Dieu, quel malheur!... Ce n'est pas possible! ajouta-t-il enfin d'une voix tonnante; vous m'avez volé!...

Et comme il relevait la tête, cherchant des yeux son joueur, il ne le vit plus.

Le voyou, alarmé par cette douleur bruyante, s'était esquivé. Deux de ses acolytes l'avaient suivi. Lorsque Desplant s'aperçut de cette disparition, sa colère ne connut plus de bornes. Il se leva brusquement, et tout le monde s'attendait à quelque scène terrible, lorsque tout-à-coup il se laissa retomber sur sa chaise, comme s'il eût été frappé d'un coup de massue, et il se mit à pleurer comme un enfant, la tête dans ses deux mains.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

— « Peste! mon cher, comme te voilà dodu! Ah ça, tu dînes donc tous les jours, maintenant? »
 — « Mais oui, mon bon, reprend l'autre d'un air guilleret; j'ai trouvé un cabaret qui me sert à l'œil. »
 — « Sapristi! tu devrais bien me le faire ouvrir. »
 — « Impossible, mon pauvre ami, c'est un cabaret... borgne. »

*
**

Singulier effet de la foudre:

On nous télégraphie de Messimy que, durant le terrible orage de la semaine passée, un jeune berger a été précipité sur une jeune bergère, avec tant de violence... qu'on sera probablement obligé de les marier à très bref délai.

*
**Mot de la *faim*:

Quand on n'a pas de l'os, on trouve que tout est chair.

*
**

Ran plan plan, ran plan plan, ran plan plan...

« Il a été perdu une montre en or de femme, avec sa chaîne. »

Voilà ce que nous avons entendu proclamer au son du tambour, par le crieur public, au milieu de la cohue des fêtes de Grenoble.

L'or de femme! Nous comprenons maintenant pourquoi les congrès monétaires songent à faire de ce métal l'étalon des puissances de l'Europe.

*
**

Les annonces du *Moniteur Judiciaire* portent qu'un des fils du baron Chaurand, de fameuse mémoire, est pourvu d'un conseil judiciaire.

Echec à l'ordre moral.

Le jeune homme avait pourtant fait ses premières armes dans les zouaves de Charette.

*
**

Le *Courrier de Lyon* annonce une grave nouvelle diplomatique.

« M. le comte de Bruc, chargé d'affaires de la République de Saint-Marin près la République française, est arrivé dans sa propriété de Sainte-Foy-lès-Lyon pour ouvrir la chasse. »

De quelles affaires peut bien être chargé cet auguste personnage et quelle chasse peut-on bien ouvrir dans une propriété de Sainte-Foy?

Autre question:

Est-ce par suite d'une erreur de composition et de correction qu'un journal imprima un jour cette abomination:

« On trouve tous les jours, de telle heure à telle heure, en son cabinet (on doit dire aujourd'hui: en sa chancellerie) M. le comte de Truc? »

Il fallait entendre rire les médecins!

mais il était si mauvais ouvrier que cela n'avait pas tiré à conséquence.

On était donc assez surpris des privilèges dont jouissait le Soiffard, quand un beau jour le patron lui-même en dévoila la cause.

A la suite de je ne sais quelle affaire, en plein atelier, le patron le prit par une oreille et, le forçant à passer devant tous les camarades, il dit: « Voilà le plus triste homme que je connaisse; par ses faux rapports il m'a fait renvoyer plus de cent ouvriers; c'est lui qui est cause que je passe pour le plus insupportable des singes. Tenez encore tout-à-l'heure il vient de me dire: « Monsieur, il y a Jacques qui vous appelle le galeux; vous devriez lui faire son compte, car il vous manque de respect. » Ce disant, le patron jetait son protégé dans la rue en lui appliquant un vigoureux coup de pied au... quelque part, que celui-ci reçut avec une résignation toute chrétienne.

Cette sortie triomphale lui ayant fait une réputation assez corsée, Soiffard eut bien de la peine à trouver une nouvelle place. Comme sa fureur pour le vin le talonnait toujours, il ne vit rien de mieux pour étancher sa soif, que de conduire et introduire chez lui des amis qui comptaient fleurette à sa femme, de cette façon, il trouvait de temps à autre quelques verres de vin à se mettre sous la dent, et réalisait ainsi le proverbe:

« Homme de vin; homme de rien. »

Enfin, après bien du temps perdu et des supplications, il parvint à s'introduire dans un autre atelier.

Il y a un vieux dicton populaire qui dit « Qui a bu, boira; » on peut bien y ajouter: *Qui a mouchardé, mouchardera.* Il n'y avait pas huit jours que Soiffard était en place qu'il ne se faisait pas un... éternuement dans l'atelier sans que ce fût l'objet d'un rapport; seulement, comme le patron était un homme très-froid et très-réservé c'était à la patronne qu'il s'adressait. Aussi fallait voir comme les commérages et les cancans allaient leur train. S'il n'avait rien su gagner comme ouvrier, s'il était aussi maladroit et fainéant que jamais, il y a lieu de croire qu'il savait mieux confectionner ses rapports que par le passé; car, après avoir fait successivement renvoyer quatre ou cinq contre-maitres, tous bons et excellents ouvriers; lui le maladroit abruti, l'ivrogne incorrigible arriva à ce poste.

Ici une nouvelle phase, une nouvelle existence commença pour Soiffard. Ce meurt-de-faim eut alors un appointement à peu près double de ce qu'il avait étant ouvrier; ce qui lui permit d'acheter un peu de savon pour se décrasser; et même, fait inouï jusque là! on lui vit une chemise neuve et pas trop sale; auparavant, c'étaient les vieilles jupes de sa femme qui étaient employées à en faire, et certes il n'en changeait pas souvent.

Comme il était plat et rampant envers le patron et la patronne, il croyait tout naturel d'exiger de la bassesse et de la platitude des ouvriers qui étaient sous ses ordres. Comme il n'était arrivé que par l'espionnage et qu'il n'avait pour tout savoir que ce moyen de se maintenir, il eut la crétinerie de croire que les ouvriers devaient désormais lui fournir ses renseignements; il eut même l'impudeur de le leur dire. Ceux-ci l'envoyèrent faire... lanlaire; alors il résolut de faire, comme on dit, boîte neuve.

Les bons et dignes ouvriers, qui n'avaient besoin que de leur savoir professionnel pour avoir du travail, et qui reçurent les propositions de Soiffard comme elles méritaient de l'être furent renvoyés et remplacés par des artistes de la force du garde-chiourme ou gaf, comme on dit au château Saint-Paul.

Dans cette opération il trouvait un triple avantage: il avait des rapporteurs en sous-ordre; il ne craignait plus que son incapacité fût la risée de ceux qui connaissaient sa force et enfin et surtout il avait des gens qui lui payaient à boire. — C'était celui lui qui offrait le plus grand nombre de canons et de chopines, servies dans des litres, qui était embauché et conservé.

Fort heureusement que ceux qui font ces tristes marchés sont bien rares, ce ne sont que les fruits secs et les déclassés du travail, qui en usent ainsi. Toutefois n'est-ce pas le cas de dire avec le Misanthrope:

Je hais les gens: les uns pour être méchants et malfaisants,
 Et les autres pour être aux méchants complaisants.

En effet, lorsque des gredins comme Soiffard arrivent à une position à pouvoir être nuisibles, si tous les gens de cœur, qui peuvent momentanément se trouver sous leurs ordres les traitaient comme ils le méritent, cette triste engeance disparaîtrait aussitôt.

Aussi ce qui devait arriver dans un atelier dirigé dans de telles conditions ne tarda pas à se produire. Le travail, mal exécuté et loupé, comme on dit dans la partie, était refusé et laissé au compte du patron, qui put faire à ses dépens la dure expérience que ce n'est pas en recevant des rapports plus ou moins bien assaisonnés, que le travail se fait. Pour se dédommager quelque peu de ces pertes le patron voulut faire subir des retenues sur le salaire de son personnel nouveau; mais comme les copains avaient pas mal sacrifié d'argent pour calmer la soif canine de Soiffard, et sur l'avis de celui-ci ils intentèrent une action pour être soldés.

En cette circonstance, maître Soiffard faisait un joli petit rôle en partie double. Pour conserver son emploi, il disait au patron: Vous avez bien raison; retenez la paie de ces maladroits, de ces ivrognes; car ils vous ont fait un dégât énorme; s'ils ne savent pas travailler qu'ils aillent en apprentissage, ce n'est pas vous qui devez le supporter. Aux ouvriers qui l'abreuyaient, et pour attraper encore quelques litres, il ne cessait de répéter: Si le singe connaissait son affaire, s'il donnait des indications cela ne serait pas arrivé; mais avec lui on ne peut jamais savoir comment il veut le travail; aussi, ne cédez pas et faites-vous payer. Suivant les conseils de ce loyal et utile intermédiaire, les deux parties s'entêtèrent, il y eut procès sur procès et ce qui s'ensuit la ruine pour tous; tellement que le patron s'est vu forcé d'aller demander du travail comme ouvrier chez un de ses confrères. Voilà les effets de l'ivrognerie doublée de l'espionnage.

Peut-être que mons Soiffard ne sera pas content que la *Cravache* l'ait porté à la postérité. Comme il est très brave, il a servi dans les gourdinés réunis; et, comme chacun sait dans cette illustre compagnie ils devaient avoir l'héroïsme de ne se mettre qu'une centaine de gredins armés pour attaquer une femme ou un enfant. Peut-être, dis-je, que Soiffard voudra me faire payer la célébrité que je lui donne; en ce cas j'accepte d'avance tous les genres de combat qu'il lui plaira de me proposer; sauf cependant un duel à coup de têtes, car, serais-je muni d'un canon Krupp, que j'aurais de la peine à faire franchir à mes projectiles la distance où il me pourrait tenir.

JACQUES AMYOT.

LES PETITS HOMMES DE PLUTARQUE

JEAN SOIFFARD

« J'appelle un chat, un chat, et Rollet un fripon »

écrivait Boileau dans une de ces satires; et si ce n'était la crainte de passer pour un plagiaire, je donnerais bien le nom de Rollet au coquin que je présente aujourd'hui. Ce nom-là me semble s'allier parfaitement au qualificatif que lui donnait le célèbre critique.

Donc, Soiffard était, il y a quelques années, employé comme ouvrier chez un des plus grincheux patron que Lyon possède; et tandis qu'aucun de ses collègues ne pouvait, à cause de la brutalité extravagante du grincheux, rester plus de quinze jours dans cet atelier, on vit avec surprise ce drôle y passer plusieurs années. Bien mieux, tandis que les camarades ne pouvaient pas seulement aller aux lieux sans avoir le patron sur les talons, pour leur dire de se dépêcher, que l'horloge tournait, lui avait l'autorisation d'aller absorber une quantité considérable de canons chez l'épicier d'en face. — Ce n'était pas que ce pauvre homme fût habile; car, de Vaise à la Mulatière en passant par Monplaisir, on n'a jamais trouvé de goujat plus maladroit et plus lambin pour loucher un travail, qui, sortant de ses mains n'était jamais fait ni à faire. On se rappelait bien que, lors d'une réclamation que les ouvriers de la corporation avaient faite, il avait faussé compagnie à ses camarades;

Il résulte d'un travail de Léon Guillard, archiviste de la Comédie-Française, que, depuis Molière jusqu'à M^{lle} Baretta, récemment élue, notre première scène a compté 304 Sociétaires.

M. Guillard donne comme complément à cette étude les noms des Sociétaires qui ont ajouté à leurs travaux du théâtre des succès dans d'autres branches de l'art, et aussi des récompenses et des distinctions.

L'Institut a ouvert ses portes à quatre sociétaires.

L'Académie française à Alexandre Duval.

L'Académie des Beaux-Arts à Molé, Monvel et Grandmesnil.

Deux sociétaires, M. Geoffroy et M^{lle} Sarah Bernhardt, ont fait admettre des œuvres importantes aux Expositions annuelles.

M. Febvre a publié des compositions musicales.

Le Conservatoire a compté au premier rang de ses professeurs:

Molé, Monvel, Larive, Grandmesnil, Fleury, Dugazon, Dazincourt, Talma, Baptiste aîné, Saint-Prix, Saint-Fal, Lafon, Michelot, Cartigny, Samson, Provost, Beauvallet, Regnier, Monrose, Bressant;

M^{lles} Mars, Rachel et Augustine Brohan.

Samson et Regnier ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Un grand nombre de pièces de théâtre ont été signées:

Baron, Rosimot, Poisson, Philippe Poisson, Champmeslé, la Thuillerie, Hauteroche, la Thorillière, Raisin l'aîné, Dancourt, Legrand père, Grandval, Lanoue, Molé, Monvel, Dugazon, Alexandre Duval, M^{me} Simon, Candeille, M^{me} Talma, Samson, Beauvallet, M^{me} Augustine Brohan, MM. Regnier, Monrose, Got.

Et pour couronner cette liste de sociétaires-auteurs, inscrivons enfin le nom de celui qui fut à la fois le premier sociétaire et le premier auteur comique du Théâtre-Français: Molière.

DAMIENS D'APRÈS NATURE

Damiens! Comme ce nom sonne bien à l'oreille! Et dire que ce n'est que le prélude d'une suite d'harmonies!

Vous voici bien impatients de connaître Damiens. Et moi qui avais envie de vous taquiner toute une longue page avant de vous le peindre.

Eh bien non! il fait trop chaud; j'ai pitié de vous, et je commence.

Seulement, ne m'interrompez pas par des oh et des ah, je vous en prie; que votre admiration soit mentale; car, me laissant moi-même entraîner par votre enthousiasme, je n'aurais plus le sang-froid nécessaire pour achever mon tableau.

J'y suis :

Damiens flotte entre soixante et soixante-cinq ans, âge respectable comme vous voyez; Damiens à 4 pieds 2 pouces de haut, grand homme, Damiens est privilégié en sa qualité d'ainé, sur sa sœur Crassia : il a un œil qui pleure, tandis qu'elle n'a plus que les deux orbites.

On dit que dans son enfance Damiens fut possédé d'un démon et qu'on l'exorcisa, mais que ce diable de démon eut l'idée de se sauver par la bouche du patient en obliquant à droite, si bien que de ce côté là il semble vouloir se mordre l'oreille. Les gens sensés ont vu là une grâce particulière, sa bouche étant près de son oreille, Damiens qui est sourd s'entend plus aisément.

Tout étant donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, je continue : Damiens possède au milieu de son visage de parchemin ridé une merveille percée de deux trous, qu'après scrupuleux examens les naturalistes ont classé dans le genre nez. Cet objet de luxe sert à Damiens pour y déposer chaque jour une quantité indéterminée de poudre de tabac, qu'il puise de ses doigts crochus et sales dans une tabatière à queue de rat. Le front de Damiens ne s'arrête qu'à l'extrémité de ses talons; d'aucuns disent qu'il se continue jusqu'à l'extrémité des orteils; pour quant à moi, en ma qualité d'historien, je fais tout ce qui a trait à l'exagération : je m'en tiens donc à l'extrémité des talons.

Damiens a les jambes en manches de veste et les pieds plats; j'oubliais de vous dire qu'il a une éminence dans le dos que le vulgaire nommerait une bosse.

Au physique, tel est Damiens. Deux mots de sa toilette.

Il ne se lave jamais et se signe lorsqu'il voit un savon, ses longues expériences lui ayant démontré que la crasse préserve l'épiderme des atteintes du froid et de la chaleur. Il change très-rarement de linge, les blanchisseuses lui ayant frippé quatre chemises en vingt ans. A l'ordinaire il porte son pantalon et son paletot de première communion, qui ont été quelque peu élargis et agrandis. Il possède bien encore un habit de rechange, mais de celui-là je vous parlerai tout à l'heure; il est réservé pour les actes officiels. Oui! je dis très-bien, pour les actes officiels. Détrompez-vous si vous croyez que j'use mon encre à vous entretenir d'un piètre personnage.

Damiens a été successivement saute-ruisseau, gâche-papier chez un procureur quelconque, et, finalement, rempli depuis quinze ou vingt ans les fonctions de syndic dans le chef-lieu de son département.

Quand il est nommé syndic, il requiert deux témoins pour la plupart anciens casseurs de têtes du règne de Badinguet, revêt l'habit officiel, qui n'a, dit-on, que trente ans d'existence, fendu d'un côté depuis l'épaule jusqu'au bas, et repris par sa sœur Crassia qui, j'ai l'honneur de vous le dire, est aveugle; puis, le chef couvert d'une tuile qui n'a que vingt ou vingt-cinq ans d'âge, suivi de ses deux argousins, assisté du greffier, il se rend au domicile du failli.

Arrivé à ce point délicat de sa mission, Damiens essayant de se tenir droit, scande quelques paroles de sa voix de crapaud qui croasse, ayant pour but de dire ce qu'il vient faire. Ceci terminé, il procède à l'inventaire.

Pendant cette longue besogne il a soin de se trouver seul avec le failli ou sa femme tout le temps nécessaire, pour que ceux-ci puissent lui glisser quelque billet de banque à titre de souvenir. Mais si l'inventaire syndical terminé, cet imbécile honnête homme de failli n'a rien su glisser dans la griffe d'Harpagon, il est jugé; Damiens qui est un observateur émérite et d'une impartialité reconnue, conclut immédiatement ceci : Cet homme est un âne et un imprudent, il n'a pas même su préserver un billet de mille francs pour son syndic; je le reconnais parfaitement incapable de mener

à bien un commerce de marchand d'images; donc il a fait tort à ses créanciers, ce n'est point un simple failli, c'est un banqueroutier frauduleux; il est de notre devoir, quelque pénible que ce puisse être, d'éclairer la justice, et pour ce faire de prier M. le juge d'instruction d'obtenir du procureur un mandat d'amener préventif.

Si le malheureux failli qui sent bien quelle puce veut lui mordre l'oreille se permet de décamper une fois son inventaire signé, Damiens outré et plus que jamais convaincu de sa culpabilité, s'écrie : Vous voyez bien que cet homme est un escroqueur, à preuve, c'est qu'il a emporté sa montre qu'il avait sur lui le jour de l'inventaire (et que je n'avais pas le droit de saisir, pourrait-il ajouter, mais il s'en garde bien). Sur de pareilles preuves toute la gendarmerie, composée de trois hommes et un caporal, fouille les combles et les greniers; mais le criminel ne s'y trouve point. Alors tous les commissariats sont saisis de l'affaire, les frontières sont gardées ni plus ni moins que pour un crime d'Etat.

Comme il ne reste plus que la femme dans cette maison saisie et que la malheureuse est près d'accoucher, Damiens qui est la douceur même vient lui dire que les créanciers sont outrés de son impudence d'oser ainsi rester dans une maison dont elle a activé la ruine en portant des bas de soie de six francs (remarquez que Damiens confond le fil et la soie), et que pour satisfaire à l'indignation générale il vient, lui syndic, la sommer de vider les lieux. En moins d'une heure, il lui permet d'emporter ce qu'il ne peut empêcher, et assisté de quatre témoins il vérifie lui-même les hardes de l'expulsée.

Lorsque la maison est fermée, Damiens opère de telle sorte qu'il vend au comptant les marchandises de la faillite avec une minime diminution de 90 0/0; de cette manière il se crée un capital immédiat lui servant à payer ses propres traites souvent en retard, ou à essayer quelque opération de bourse; il a soin de persuader aux créanciers que c'est dans leur intérêt qu'il agit de la sorte.

Si le failli qu'il traite si bénévolement n'a pas l'énergie de quatre Titans rassemblés, il en est quitte pour rester en contrat d'union et être rayé du nombre des vivants sociaux. Damiens traîne la liquidation pendant trois ou quatre ans, et en fin de compte, trouve le moyen honnête, s'il a retiré 20 0/0 de la faillite, de régler la liquidation à 11 ou 12, pour ne pas faire tout court. Mais si l'infâme failli obtient la signature de son concordat à l'unanimité de ses créanciers, Damiens se trouve menacé d'épilepsie, et pendant plusieurs semaines l'infortunée Crassia est obligée de le surveiller avec ses yeux absents, crainte de quelque catastrophe.

Tout passe. Après l'orage le calme renaît. Damiens dit : Cet homme m'était sympathique, mais l'impartialité est comme le temps inflexible; à cause de cette sympathie même j'ai dû redoubler de sévérité; par respect pour l'impartialité, Brutus n'a-t-il point prononcé l'arrêt de mort de ses fils?

Damiens oubliait sans doute en disant cela, que Brutus francisé peut faire Brute. Il s'est donné lui-même son nom.

Avant de terminer, je suis bien aise de vous donner un détail concernant Crassia : Je me suis laissé dire que ses yeux avaient fondu à pleurer une faute de jeunesse qui avait porté fruit!.. Mais encore une fois défions-nous de l'exagération; il faut bien de la douleur, mais pas trop n'en faut!

S. LAMBERT.

VARIÉTÉS

DE L'IDÉE DE LA PATRIE

(SUITE ET FIN).

La récompense de ces hommes d'élite consiste dans le sentiment même de l'utilité de leur personne et dans la conscience de la grandeur de l'œuvre à laquelle ils coopèrent. En servant la patrie de si près, une partie de la majesté dont elle est revêtue descend jusqu'à eux. Ils portent ses destinées dans leurs mains, et par leurs résolutions actuelles, ils plongent jusque dans la prospérité dont ils élaborent déjà les affaires. C'est une immense responsabilité, mais pleine de charmes pour ceux dont l'âme est assez haut placée pour s'y prêter sans trouble. Si, malgré l'effort qui en est inséparable, il y a une satisfaction profonde dans tout travail sérieux de la pensée, c'est surtout chez l'homme d'Etat, sincèrement imbu de l'amour de la patrie, que cette satisfaction se produit. Ni le géomètre qui poursuit de calcul en calcul des vérités nouvelles, ni l'astronome qui perce le secret des événements réservés aux époques futures ou qui rencontre des mondes inconnus à l'homme jusqu'à lui, ni le naturaliste que surprend les lois de la nature, ni le médecin à qui se révèlent des moyens imprévus de soulager l'humanité souffrante, n'éprouvent de jouissance comparable à celle du citoyen qui, muni de pouvoirs

suffisants pour la réaliser, s'élève à une idée propre à devenir féconde en bienfaits pour son pays. Il ne se contente pas de penser, il se prépare à agir. Il combine les difficultés et les ressources; il prévoit les obstacles et en triomphe d'avance; tantôt il s'exalte, et puise dans l'essor de son imagination de nouvelles forces; tantôt il rentre dans les abîmes de l'esprit, et parcourt avec une sage lenteur les cercles infinis de la combinaison. Souvent, à la vérité, l'accomplissement de ses projets se trouve contrarié par des événements qui éclatent tout à coup et déconcertent tous les calculs de sa prudence, ou par des ruses et des complots qu'il n'a pu déjouer, ou, mieux encore, par l'irréparable défaut de ses instruments dont il s'est vu réduit à faire usage. Mais dans ces extrémités mêmes, il lui reste la conscience d'avoir agi avec droiture, sagesse et patriotisme; et, sans se laisser décourager ni abattre, se reposant sur lui-même et sur les amis qu'animent les mêmes tendances, et qui fortifient ses pensées par le concours des leurs, il dirige avec sérénité ses regards vers l'avenir; et, comme le navigateur qui sait se jouer des services du temps, il modifie, d'après les circonstances, le mouvement de sa marche, mais, malgré vents et marée, il marche toujours.

Tandis qu'il suffit à la masse des citoyens, tant pour l'intérêt que doit leur inspirer la patrie que pour les services personnels qu'ils sont appelés à lui rendre, de posséder une idée générale de ses institutions et de ses affaires, combien d'études et de connaissances spéciales ne faut-il pas à celui qui ose concevoir le dessein d'intervenir d'une manière directe dans la législation et le gouvernement de son pays! S'il faut un si long apprentissage pour la carrière la plus vulgaire, à quel apprentissage n'est-il pas nécessaire de se soumettre pour se rendre digne de la carrière d'homme public? Comme aucune profession n'est plus élevée, aucune non plus n'est plus difficile et plus complexe, et ne demande, pour être convenablement remplie, une réunion plus délicate de qualités ou naturelles ou acquises. Rien de ce qui touche, soit à l'ensemble, soit au détail de la société, ne doit lui être étranger. Quand on en suit l'examen avec attention, on est confondu devant l'énormité de ce qu'il est ici indispensable de savoir. Aussi, quand la plupart des législateurs ont imposé au citoyen de n'intervenir dans les affaires de l'Etat que dans l'âge mûr, peut-on croire qu'ils ont indiqué par là l'utilité de prolonger son éducation jusqu'à cet âge pour se rendre capable d'une si grande tâche. Celui qui ose s'offrir avant de s'être mis en mesure d'agir en connaissance de cause, n'est pas fondé à se dire véritablement patriote; car, loin de prouver son zèle, il prouve, par cette témérité, le peu d'état qu'il fait des choses de la patrie. Ne mérite-t-il pas les mêmes reproches que celui qui, avec les notions les plus superficielles de la science médicale, oserait, au chevet de sa mère en danger, prendre sur lui de prescrire à la légère un traitement plus propre peut-être à la perdre qu'à la sauver? Il est impossible de sentir fortement l'idée de la patrie et de ne pas éprouver en même temps un juste sentiment de réserve qui ne permet d'avancer la main vers elle, même pour la servir, que dans la plénitude des égards et du respect; et nulle part de telles dispositions ne se témoignent mieux que dans les efforts auxquels on se livre en vue de se rendre digne par les qualités de son esprit et de son caractère.

Ce sont là les principes de haute morale qui guidaient dans les devoirs de la vie publique ces grands citoyens de l'antiquité, qui sont familiers à notre enfance et qui devraient l'être plus encore à notre âge mûr. Ils passaient la plus grande partie de leur vie à se mettre au courant des affaires de l'Etat, et, grâce à leur autorité reconnue de la multitude, l'opinion, cette reine despotique, au lieu de se former au hasard, trouvait pour point de départ un foyer de lumière et ne se gouvernait qu'avec raison. Autour de l'autel de la patrie se voyait toute une réunion d'hommes considérables, voués de longue date à son service et pareillement disposés, soit à éclairer la route par leurs délibérations et leurs conseils, soit à prendre en main le gouvernail. Ainsi se maintenaient dans ces immortelles sociétés la liberté et l'autorité, compagnes inséparables dans tout Etat bien réglé; et quand, sous les atteintes du luxe et de l'égoïsme, se détuisaient les pépinières qui donnaient naissance à ces grandes et utiles personnalités, la décadence commença, l'empire devint la proie du plus rusé ou du mieux armé, et la patrie cessa d'exister pour ne plus être qu'un vain nom.

CORRESPONDANCE

H. S. — Votre larme attendra prochainement les lecteurs de la Cravache.

VICTOR. — Beaucoup trop carré, votre mot; mais ne vous découragez pas.

V. HUGARD. — Votre parallèle entre les monuments européens et le Casino est trop ampoulé.

R. BORISTE. — Nos compliments sincères pour le dernier envoi. Passera au numéro indiqué.

H.-M. ROGER. — Vos vers sont admirables et me font supposer que vous êtes aussi sage que belle. Passera dans le prochain numéro.

C. NICOLAU. — Ne pourriez-vous pas condenser votre Nouvelle, de façon à ne fournir la matière que d'un article ordinaire? Où adresser votre manuscrit?

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.